

La salada dau quatorze : patois des Ormonts

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 28

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200260>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Mes enfants, dans ce village, Avec Gémier, il passa. Voilà bien longtemps de ça : Dis-huit ans étaient mon âge. Pour répéter mon solo, Ce jour-là j'étais requise. J'avais mis mon beau chapeau Et ma belle robe grise. Près de lui, je me troublai ; Il me dit : Plus haut, ma chère ! Plus haut, ma chère ! »
— « Il vous a parlé, grand'mère ! Il vous a parlé ! »

« Il fit venir d'Allemagne Un orchestre d'étrangers ; Nos musiciens, enrégés, Contre lui menèrent campagne. Un soir, tout comme aujourd'hui, J'entends frapper à la porte ; J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui ! Il dit : « Le diable m'emporte ! Je m'en vais tout planter là, Festival et Centenaire ! Oh ! quelle guerre ! »
— « Il a dit cela, grand'mère ? Il a dit cela ? »

« Mais, quelques mois après, dame ! Quand fut venu le grand jour, Je l'aperçus, sur sa tour, En Beaulieu, sous un ciel de flamme. Tout le peuple était là-haut, On admirait le cortège ; Chacun disait : « Que c'est beau ! Le ciel toujours le protège. » Son jour de gloire avait lui, Et sa mine était très fière, Oh oui, très fière. »
— « Quel beau jour pour lui, grand'mère ! Quel beau jour pour lui ! »

E.-C. THOU.

N'oublions pas le fils.

On était très sévère, dans le bon vieux temps, au sujet de l'observation des actes religieux. Un montagnard des Ormonts habitant un chalet isolé, très éloigné de l'église paroissiale, se vit accusé d'avoir baptisé lui-même son douzième rejeton. Cité à la cure, il se mit en route en compagnie de son fils aîné, qui portait dans sa hotte un cabri bien gras.

Le ministre fit attendre le coupable durant une heure d'horloge dans son corridor et, l'ayant ensuite reçu, lui administra une verte mercuriale, que le pauvre montagnard empocha sans mot dire. Puis, soulagé par cette sermonce, le pasteur reprit sur un ton plus doux :

— Dites-moi, misérable pécheur, de quelle manière vous avez osé accomplir cet acte saint.

— Mon Dieu, monsieur le ministre, j'ai fait tout comme vous, les onze fois que vous avez baptisé chez nous : j'ai versé un peu d'eau sur le poupon, en disant : « Jean-Louis, je te baptise au nom du Père et du Saint-Esprit. »

— Malheureux ! vous avez oublié le Fils !

— Non, monsieur le ministre, il est là devant la cure avec un joli cabri que je vous prie d'accepter.

— C'est bien, mon ami, je vous pardonne pour cette fois, mais ne péchez plus.

Comment Jean Pichu prit femme.

Jean Pichu, s'était-il dit au moment où il se sentit des ailes, tu es laid, d'acco, mais tu n'es pas bête et tu feras ta méson. On le peut avé de la volonté, et, ma foi, la nature t'a pas forgé une tête d'Allemand pour que tu n'en tires pas profit. D'aboo, tu vas proposer le mariage à la Jeanne Cruchon, et quand même on ne raffole pas l'un de l'autre, j'ai idée qu'on s'ac-

* Nous extrayons ce morceau et le suivant du livre de M. Auguste Rossier : *Jean Pichu* (Lausanne, imprimerie Couchoud).

cordera, pass' qu'on s'appariera dans le tra vaye....

Et, un beau dimanche, ayant peiné sa broussaille fauve, coupé aux ciseaux le poil follet du menton, graissé sa chaussure, revêtu sa blouse bleue à bordure blanche, sa dernière emplette de luxe, avec la droiture de l'honnête homme qui a conscience de sa valeur, il s'en était allé droit à la Jeannette et, à brûle-pourpoint, il lui avait posé la question :

— Jeannette, veut-on se marier ensemble ?

Elle demeura d'abord interloquée. Quoique laide aussi, elle eût rêvé mieux ; mais elle eut vite réfléchi et répondit sans détour :

— Je ne dis pas non. Mais il faudrait consulter la mère....

— Pourquoi ? ce n'est pas les vieux, c'est nous qu'on se marie.

— Y me faut pourtant un trousseau, et...

— Pas besoing de tant de chaoses, on est des gens saimples. Y a à la méson tout le butain de la mère.

— Enfin... si tu crois...

— Bien su. Aloo, on est d'accoo. Pour la Saint-Martin, c'est le meyeu moment, pass' que le temps coûte moingns... Comme ça, on ira chez le ministre samedi.

— C'est plus le ministre qui fait ça, c'est le p... l'officier de l'état civile, qu'on y dit, le père Michaud, à Bonmont.

— Tu crois ?

— Bien su.

— Aloo, à samedi soi. On ira pa les sentiè, pass' que ça ne regardé pas les autres.

De sorte que le samedi, à la nuit, ils se présentèrent chez le père Michaud, qui voulut bien les recevoir malgré l'heure indue.

— Faut-il publier tout de suite ?

— Laissons-voï veni. Ça ne brûle pas. Dites rien gn pou le moment.

Et ils s'en allèrent comme ils étaient venus, furtivement, presque honteux de leur démarche.

Les jours passaient, les bans ne se publiaient pas.

Intrigué, Jean Pichu retourna chez M. Michaud pour en avoir la raison.

— Mais vous-même m'avez recommandé de ne rien dire pour le moment.

— C'est pardieu vrai ! Mais je croyais... à cause des autres.... Aloo, faites quand même.

Quinze jours après, on les mariait à Bonmont, sans accompagnement de mortiers ni musique, en présence des deux seuls témoins nécessaires. La société de jeunesse, dont le président avait cherché à rançonner Jean Pichu, s'en était allée bredouille, maugréant contre ce cancre qui dédaignait de faire tonner la poudre pour saluer son entrée en ménage.

AUGUSTE ROSSIER.

Le piquet.

La scène se passe chez les Pichard, dans les Alpes vaudoises.

— Contre mon attente, dit le père Pichard, ma nuit a été bonne. Et vous ?

— Je n'ai fait qu'une traite.

— Moi aussi.

— J'ai été prise d'un cauchema. Y avait comme ça des grands sapins qui branlaient... Tu entends, Marie ?

— Oui.

— Alors pourquoi ne réponds-tu rien ? Ça agace de causer sans qu'on nous réponde.

— Eh ! qu'est-ce que j'aperçois par là en bas ? N'est-ce pas Louis-David dans son pré, près du ruisseau ? M'étonne ce qu'il fait ?

— Allons-voï pourtant regarder pou voi ce que c'est, dit Louis Pichard.

Et, le déjeuner étant fini, il se lève, tire au droit par la prairie, suivi de son frère Benjamin.

— Que fais-tu là, Louis-David, de si grand matin ?

— Pas si matin que ça, il est tantôt sept heures... Vous voyez, je plante ce piquet.

— Et pourquoi plantes-tu ce piquet ?

— Parce que l'herbe croit et pour qu'en fauchant je n'extermine pas ma faux à la borne, comme ça est arrivé à Jean-David, y a quelques années.

— Une fameuse faux encore, payée quatre francs à la foire de Sépey. C'est moi qui l'avais apportée sur le châ... Tu es un gayard prudent, oui.

— En bourrez-vous une de ce nouveau piquet ?

— Tout de même.

Les trois hommes ayant bourré leurs pipes, restent sur place à causer.

— Mon piquet est-y à la longteu ?

— Attends-voï, je me recule pou mieux voi... Oui... c'est-à-dire non. Le rogner un peu n'irait rien male. D'où vient ce bois ?

— De la combe de la Chaux.

— Ça se voit, ça c'est du bois !

Mais bientôt, voyant ce groupe au milieu de la prairie, d'autres curieux, intrigués, arrivent aussi, de sorte qu'ils se trouvent une dizaine autour du piquet.

Tous sont consultés sur la longueur ; les opinions diverses éclatent, on se chamaille, on ne tombe pas d'accord.

Enfin, les pipes étant rechargées, Louis-David termine la discussion en disant :

— Tant pis, c'est peut-être un peu long, il fera tout de même son service.

Et ils s'en vont, qui à l'étable, qui au fenil.

AUGUSTE ROSSIER.

Dimanche dernier, sur St-François :

— Comment, vous restez ainsi à causer les pieds dans l'eau, sous une pluie pareille ?

— Oh ! nous parlons à mots couverts !

Méconnu. — Un jeune marié et sa belle-mère sont en train de s'asticoter ferme.

— Avouez, dit celle-ci, que si vous appreniez que ma dernière heure va sonner, cela vous laisserait froid.

— Quelle erreur ! Je serais capable d'avancer immédiatement la pendule.

La salada dau quatorze.

PATOIS DES ORMONTS.

Saidè-vo quemeint lou dou plye crouies trainzances de la quemouene, le Pignegru et le Tzantaplyure, ant passa lafita dau quatorze ! Vo z'alla veire.

E z'avont soulena tre dzòrs dévan, à la feire et à l'inspèchon, et soulena tot adrei quemeint dei caïons ; ma fei lo borsa s'eire vouédia et ne savont pas quemeint volavont feita lo quatorze.

Adon, Tzantaplyure s'è couè vers Pignegru :

— Quiè volein-no feire déman, mon pouro ?

— Ma fei, n'ein rei mei d'ardzeint ; attei-vè, i creie que mè reiste oncor 'na fioula d'ouille de nuets et quartetta de veneigro...

— Oué, mei lous us manquont por la veneigretta !

— Ne té tzermaillye pas : Acaute, mon pouro...

Le leindéman, peideint que lou tambours bouessivé por rappertzi li dzeins, lou dou gailards felavont, avoué tsacon 'na lotta à terra, dein lou pras tot verts utor de veladze et li tzerropes sé sant boueta à crosa de l'herba à poèr¹, tant que li lotta eirant plyeina à tzavon. Adon, revegnont, accouelyont² le tot ou boui et rinvoont cé avoué 'na trein³, por chaucure⁴ la terra et lous coitrons.

¹ dent de lion. — ² secouer. — ³ fourche, trident. — ⁴ jeter.

Pigneuru va queri on boyon à bouïe yau bouetont tota c'herba à poër, avoué le veneïgro et l'ouïlle. Poué, quand le mecllye fut fé, Pigneuru et Tzantaplyaura, à l'intor de boyon, ant poësa l'herba avoué li mans dein lau carletta tote bouer, et r'ant bin medzia, tant qu'à pou prei tot. Poué sè sant lèchia li pote ein brèmeint :

Et coumeint que sè devené
Vo n'arai ni sai, ni fan!

HOL ALAH!

Une école où l'on fume.

La veille de la répétition générale du Festival, entre dix et onze heures du soir, les passants attardés considéraient avec étonnement les fenêtres éclairées d'une classe de l'école primaire de Beaulieu. Quelle leçon donne-t-on donc à des heures pareilles aux bambins lausannois ? se demandaient-ils sans arriver à déchiffrer l'énigme, à cause de l'éloignement de la salle illuminée. Leur étonnement n'eût pas été mince, s'ils avaient pu y pénétrer.

Au pupitre du maître se tenait le président du comité du Festival. Trente à quarante membres de ce comité occupaient les places des élèves. Mais — commission scolaire, voile-toi la face ! — ces écoliers fumaient tous comme des Turcs. Il est vrai que, de sa chaire, le magister leur donnait l'exemple.

A ce détail près, cette classe était vraiment le modèle de l'espèce. Assis en bon ordre sur les chaises de bois dur, les mains sur les tables, les élèves étaient sages comme des anges. Aucun d'eux ne prenait la parole sans avoir levé la main et sans en avoir obtenu la permission, et lorsqu'ils répondaient aux questions du maître, c'était toujours sur le ton du plus profond respect et même avec un brin de timidité. A chacun d'eux nous aurions donné 10 de conduite.

Malheur à celui qui ne savait pas sa leçon ! Une algarade qui n'était pas piquée des vers lui apprenait ce que doivent être le travail et l'application.

Vous voulez savoir qui étaient ces grands écoliers ? Vous êtes bien curieux. L'un est un ancien conseiller national, deux sont des membres du Conseil d'Etat du canton de Vaud, un autre est même un juge fédéral, un quatrième fait partie du Tribunal cantonal, d'autres occupent les plus hauts postes dans l'administration des chemins de fer fédéraux, il y a des députés, des syndics, des juges de paix, bref toutes les notabilités politiques, judiciaires et ferrugineuses. Et c'est pour assurer le triomphe du Festival vaudois que ces hommes grisonnants ou chauves ont consenti à retourner sur les bancs de l'école.

Respect pour eux !

Proverbes de saison.

En juin, juillet et août,
Ni femme ni chou.

Au mois de juillet,
Faucille au poignet.

Aux mois d'août et de juillet,
Bouche noire et gosier sec.

Ciel pommelé et femme fardée
Ne sont pas de longue durée.

Le plus beau jour de ma vie.

On a déjà dit que la vue des vingt mille personnes occupant les estrades du Festival était à elle seule un spectacle unique en son genre. Que de tableautins, que de délicieuses scènes

dans cette foule ! Etiez-vous, lundi, à la représentation finale ? Il y avait là sur certains bancs des petits vieux tout ratatinés, de bonnes vieilles dames, septuagénaires, octogénaires, qui depuis bien des années ne vont plus à aucune fête et qui, avant de quitter ce monde, avaient voulu cependant assister à ce Festival dont chacun parlait depuis des mois et des mois. Et rien n'était plus touchant que de voir la joie de ces aimables vieillards, et leur vaillance aussi. Quand, à l'acte de Rolle, une nuée creva inopinément sur Beaulieu, aucun ne broncha. Enveloppés de châles et de manteaux, ils demeuraient souriants sous l'averse qui trempait leurs cheveux blancs, et leurs lèvres murmuraient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! »

Non loin de ces vieux, une dame était comme eux tout yeux et tout oreilles. Elle ne s'aperçut pas que son voisin venait d'être pris d'un subit malaise d'estomac, dont pâtit surtout la belle robe de soie dont elle s'était parée. Mais le fâcheux incident n'avait pas échappé à la vigilance d'un membre du comité. Il offrit galamment son bras à la spectatrice, la conduisit à la fontaine, l'aida à réparer tant bien que mal le dommage, en déplorant que le Festival lui coûtât une toilette toute neuve.

— Oh ! monsieur, lui répondit l'excellente personne, ne vous donnez pas tant de mal pour moi... Tant pis pour ma robe... c'est le plus beau jour de ma vie !

Qu'a dit Azor !

Un couple sans enfants accorde tout son amour à un vieux petit chien poussif. Arrive une visite. Après l'échange des premières civilités, la dame du logis disparaît et le mari explique qu'elle est allée faire prendre de la médecine à Azor, dont la santé est ébranlée depuis que M. le préfet de Lausanne a condamné les touts à porter la muselière. Au bout de quelques instants, madame revient.

— Lui as-tu donné ? demande le mari.

— Oui.

— L'a-t-il pris ?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ?

Il garde tout. — Bébé a été conduit par sa mère à la ménagerie. Il demeure en contemplation devant l'éléphant, auquel un monsieur tend une poignée de cerises.

— Maman ! s'écrie-t-il avec stupéfaction, l'éléphant ne rend pas les noyaux.

A qui donc se fier ?

A propos de ce que nous avons dit de la tiare de Saitaphernès, un de nos lecteurs nous adresse les lignes suivantes, extraites d'un journal français :

On est parvenu à fabriquer des pierres d'imitation bien faites pour tromper quelquefois même des yeux expérimentés. Il y a là toute une industrie qui, depuis une douzaine d'années, a réalisé des progrès étonnants.

La matière première est toujours le verre, mais un verre très pur, bien travaillé et de composition spéciale, à base de plomb, comme le cristal. Si l'on veut que la pierre possède des reflets de toute beauté, il faut augmenter la dose d'oxyde de plomb. C'est ainsi que l'on obtient les diamants faux qui brillent si bien à la lumière électrique.

Les pierres colorées sont préparées avec le strass ; il suffit d'ajouter un colorant convenable. Une particule de chlorure d'or, par exemple, suffit pour colorer 10,000 particules égales de strass en rouge rubis.

On a cherché à produire des « pâtes » qui possèdent aussi la composition caractéristique des différentes pierres. On y a réussi, si bien que, sou-

vent, un homme du métier a quelque peine à distinguer le vrai du faux.

Cependant, la vraie pierre a une dureté que ne possède pas le verre, et, aux rayons Röntgen, le verre non plus ne se comporte pas comme le diamant. Puis, la pierre précieuse est froide au contact avec la langue ; la pierre fautive suit les variations de la température.

Voilà aussi pourquoi les pierres d'imitation abandonnent très vite, par l'usage et par le frottement, leur éclat et leur beauté ; elles perdent de leur brillant ; les arêtes s'éroussent et les surfaces se ternissent. On en a pour son argent.

On a imaginé les « pierres doublées ». Pour dérouter les experts, on plaque sur la pierre fautive de la pierre vraie. On prend un strass de couleur appropriée et l'on colle, à sa surface supérieure, une lamelle excessivement mince de grenat, par exemple. On porte au feu dans un creuset. Les deux pierres entrent en fusion et adhèrent au point de n'en plus faire qu'une. On taille l'ensemble comme une pierre fine.

Le système est ingénieux et la pierre doublée fait certain usage ; mais l'homme du métier peut reconnaître la fraude au moyen de la loupe.

Ils sont si naïfs.

Deux bonnes amies discutent des cadeaux à faire à leurs maris aux jours anniversaires.

— Moi, dit l'une, je lui donne seulement une demi-douzaine de chemises au devant brodé par moi.

— Seulement la demi-douzaine ! réplique l'autre, merci du peu ; je ne pourrais en faire autant.

— Mais, reprend la généreuse épouse, ce sont depuis quatre ans les mêmes chemises que je lui offre. Je les fais blanchir à neuf. Mon mari ne s'en doute pas... Les hommes sont si naïfs.

Confiance et confiance. — Entre deux jeunes employés de commerce :

— Mon patron a une confiance aveugle en ses employés.

— Le mien une confiance myope... tout au plus.

Infailible. — Comment pouvez-vous distinguer un jeune perdreau d'un vieux ?

— Par les dents !

— Vous voulez rire ; chacun sait que les perdreaux n'ont pas de dents.

— Oui, mais moi, j'en ai.

Confraternité. — Parlant d'un de ses confrères sans travail et dont les vêtements sont archirapés, un avocat disait :

— Dame, R... ne fait pas mentir le proverbe : « Pas d'effets, sans causes. »

Toto veut un tambour. — Tu m'empêcheras de travailler, lui dit son père. — Non, je te promets de n'en jouer que quand tu dormiras.

Le triomphe de la tenue du ménage. — Les yeux de la maîtresse de maison brillent en admirant son linge qui étale sa blancheur immaculée sur les rayons de ses armoires. Cette satisfaction intime, elle l'obtient par l'emploi de la Lessive Schuler à base d'ammoniaque et de térébenthine. Nombreux témoignages et félicitations de toutes parts. Bien réclamer le nom « Schuler » sur les paquets lorsque l'on fait ses achats.

Le **Kursaal** tient un nouveau succès : *Mettrons-nous une cocarde ?* fantaisie locale dont l'auteur est M. Bertillot et qui est applaudie, chaque soir, par de nombreux auditeurs.

La rédaction : J. MONNET et V. FAYRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.